

84(4Фр2)
D 89

ALEXANDRE DUMAS



Vingt ans

APRÈS

Tome 1

Texte intégral

Présenté par Jacques Perret



ALEXANDRE DUMAS, père

Vingt ans après

PRÉSENTÉ PAR JACQUES PERRET

Tome I

73273

LE LIVRE DE POCHE

PRÉFACE

LES mousquetaires sont entrés dans ma vie en livraison jaune, grand format, imprimés sur deux colonnes. Dans le noir gras des planches romantiques passaient les reflets d'une lame, d'une bouteille, d'un falot, d'une gorge laiteuse, d'une poignée de pistoles, d'un coup de fourchette ou de pistolet. La fortune du royaume s'ébrouait librement dans un siècle orange et nos amis faisaient galoper dans la joie les quatre vents de l'Histoire. Peu après, l'idée m'étant venue de former autour de ces modèles une invincible et noble compagnie, je crus devoir inviter Cyrano, Arsène Lupin et le capitaine Corcoran à prendre la casaque, et je vous dirai un jour ce qu'il advint de la promotion.

Cette livraison jaune était peut-être une édition originale encore que populaire; elle ne tenait pas dans la poche, sinon celle du paletot, mais se glissait aisément sous l'oreiller et je couchais avec. Le pétrole ou la bougie me fournissaient une lumière historique et la cadence d'un cheval n'était pas rare dans la rue avec l'aubaine d'un temps de galop sur un coup de fouet. Donc, pas d'objection à faire cheminer un cavalier de la rue Tiquetonne au Louvre. Si les gibus ne portaient pas de plumes on en voyait encore de fort grandes au chapeau des dames tandis que vadrouillaient en couple des polytechniciens de cape et d'épée. L'anachronisme, en somme, était mince et il en faut de plus gros pour gêner les gamins. De justesse il est vrai le règne de Fallières se raccordait à Louis XIII par une barbiche d'Etat et les duels de saison au parc des Princes. Enfin

le vicomte de Bragelonne avait mon âge ou presque, et j'enviais ce garçon de quinze ans qui chargeait les Espagnols sous l'œil du Grand Condé, tandis que la condition roturière me retenait sur le chemin de l'école, qui n'en passait pas moins par les jardins de Marie de Médicis et la terrasse des Reines.

Depuis lors j'ai recueilli sur Anne d'Autriche et Mazarin des informations moins sévères et des avis plus nuancés, mais les mousquetaires n'ont cessé de s'affermir dans la vérité historique, à preuve que leur cabaret de la rue Férou a connu ma clientèle. Quarante ans après, j'ai donc relu *Vingt ans après*, trop heureux d'avoir encore l'impudence de m'introduire dans la fine équipe en qualité douteuse de mousquetaire doyen, trotinant vers l'honorariat sur un bidet placide choisi par Mousqueton. Le petit Bragelonne est toujours le charmant garçon qui fera beaucoup de volumes, une dizaine environ chez Hetzel; si j'applaudis à ses premières armes autant qu'à ses rougeurs il faut bien dire qu'aujourd'hui nous ne sommes plus de la même génération. Je le surveille, bien sûr, d'un œil attendri comme un cinquième père adoptif, mais l'âge me retient plutôt dans ce carré d'anciens sorti de la retraite pour jeter ses derniers feux. La raison de leurs exploits m'apparaît enfin, les tourments de leurs fidélités me touchent davantage et je comprends mieux le prix de ces casse-croûte pâté arrosés d'un mâcon où l'amitié triomphe avec l'honneur aux frais de la raison d'Etat. Et quand je dis casse-croûte pâté, c'est bien au pâté en croûte que je fais allusion, à celui des petits soupers et des grandes routes, et je m'avise que ce mets hautement civilisé est sorti de notre quotidien pour se replier tout doucement dans l'archaïsme. Le signe est inquiétant mais grâce à Dieu le mâcon nous reste.

Entre deux lectures le monde a bien changé; les rues n'ont plus de chevaux, les chevets n'ont plus de bougie et l'honneur se débrouille comme il peut sans épée, sauf pour les académiciens qui s'en servent peu. En revanche il nous reste encore suffisamment de politique et d'amitié pour faire jouer la Fronde avec les moyens du siècle et trouver à nos mousquetaires une postérité digne de réclamer leurs éperons, leur soif et leur bonne éducation. Tous les fervents de Dumas, tous les

Français bien nés qui ont su découvrir dans ce grand nègre du Valois quelques saines leçons de savoir-vivre et de maintien seront tentés un jour ou l'autre d'examiner avec soin leurs amis et connaissances en vue d'y lever un détachement de mousquetaires. C'est un jeu honnête et plutôt réconfortant. Dieu merci on arrive encore à trouver d'acceptables doublures pour les emplois d'Athos, Aramis et d'Artagnan; chose curieuse, il m'a semblé qu'un bon Porthos était plus difficile à rencontrer.

En prenant de l'âge nos mousquetaires ont pris goût à la politique. Ils n'y veulent d'autre loi que celle de l'honneur, ce qui, même à l'époque, semblait déjà un peu naïf et quelquefois importun. Vingt ans plus tôt ils offraient leur vie pour l'honneur d'une reine et maintenant c'est pour l'honneur du principe monarchique menacé dans la personne de Charles I^{er}, roi particulièrement royal et, de surcroît, habillé par Van Dyck. Pour ce qui est de la politique nous aurions, aujourd'hui encore, assez d'intrigues et de complots pour y faire valoir les talents et les vertus de nos héros, mais on pourrait discuter sur la survivance des princes et des cardinaux, même approximatifs. La petite raison du préfacier, en l'occurrence, est d'accorder un texte sacré au millésime de l'édition, soit qu'il invite les personnages à reprendre du service parmi nous, soit qu'il aille chercher les héritiers de leur vocation chez les élèves de Sainte-Ginette, les jeunes haltérophiles, les lieutenants de paras, les attachés de cabinet ou les play-boys. Pour ce qui est des Broussel on les reconnaît aisément et nous voyons bien les Gondi flatteurs de populace mais je préfère laisser au lecteur politiquement mûr le soin de transposer les camps et les querelles car tel qui jadis eût tenu pour Mazarin se ferait honneur aujourd'hui de porter un nœud de paille à son chapeau. Mais, au fait, la partie est-elle jouable dans une société qui a perdu le goût des chapeaux ?

Enfin il nous reste l'Angleterre. La fortune de nos amis passe par Londres et la route de Boulogne en portera longtemps les traces. L'épisode anglais a toujours une grande importance et nous y tenons beaucoup. De temps à autre il nous arrive encore de monter une petite expédition qui fait apprécier

là-bas notre génie allègre et nos morceaux de bravoure. Les amateurs d'exploits qui enjambent aujourd'hui le pas de Calais pour soutenir la fortune de nos gentilshommes sur le pré de Twickenham iront chercher dans les tavernes l'ombre des mousquetaires pour fêter en famille la gloire de nos gens ou noyer leur chagrin. Tous nos héros classiques se reclassent aisément dans le quinze de France. Il n'y a pas d'impertinence à sélectionner Aramis pour jouer trois-quart aile, Porthos étant pilier, d'Artagnan à l'ouverture et, cela va de soi, Athos à l'arrière. Nous mettrons les valets au pack et nous verrons alors qu'à la touche Planchet ressemble fort à Chevalier. Le moment est venu de parler des valets, non seulement pour s'apercevoir de leur nécessité romanesque et de leur mission exquise mais pour constater, hélas, qu'un sentiment pernicieux de la dignité en a supprimé l'état sinon la race. Il est certain que l'esprit mousquetaire se perpétue à travers les vicissitudes de la civilisation, mais, tout bien pesé, je n'ose trop insister pour une résurrection qui, entre autres impairs, surprendrait nos amis sans valet.

JACQUES PERRET.

LE FANTÔME DE RICHELIEU

DANS une chambre du Palais-Cardinal que nous connaissons déjà, près d'une table à coins de vermeil, chargée de papiers et de livres, un homme était assis, la tête appuyée dans ses deux mains.

Derrière lui était une vaste cheminée, rouge de feu, et dont les tisons enflammés s'écroulaient sur de larges chenets dorés. La lueur de ce foyer éclairait par-derrière le vêtement magnifique de ce rêveur, que la lumière d'un candélabre chargé de bougies éclairait par-devant.

A voir cette simarre rouge et ces riches dentelles, à voir ce front pâle et courbé sous la méditation, à voir la solitude de ce cabinet, le silence des antichambres, le pas mesuré des gardes sur le palier, on eût pu croire que l'ombre du cardinal de Richelieu était encore dans sa chambre.

Hélas! c'était bien en effet seulement l'ombre du grand homme. La France affaiblie, l'autorité du roi méconnue, les grands redevenus forts et turbulents, l'ennemi rentré en deçà des frontières, tout témoignait que Richelieu n'était plus là.

Mais ce qui montrait encore mieux que tout cela que la simarre rouge n'était point celle du vieux cardinal, c'était cet isolement qui semblait, comme nous l'avons dit, plutôt celui d'un fantôme que celui d'un vivant; c'étaient ces corridors vides de courtisans, ces cours pleines de gardes; c'était le sentiment railleur qui montait de la rue et qui pénétrait à travers les vitres de

cette chambre ébranlée par le souffle de toute une ville liguée contre le ministre; c'étaient enfin des bruits lointains et sans cesse renouvelés de coups de feu, tirés heureusement sans but et sans résultat, mais seulement pour faire voir aux gardes, aux Suisses, aux mousquetaires et aux soldats qui environnaient le Palais-Royal, car le Palais-Cardinal lui-même avait changé de nom, que le peuple aussi avait des armes.

Ce fantôme de Richelieu, c'était Mazarin.

Or, Mazarin était seul et se sentait faible.

« Etranger! murmurait-il; Italien! voilà leur grand mot lâché! avec ce mot, ils ont assassiné, pendu et dévoré Concini, et, si je les laissais faire, ils m'assassineraient, me pendraient et me dévoreraient comme lui, bien que je ne leur aie jamais fait d'autre mal que de les pressurer un peu. Les niais! ils ne sentent donc pas que leur ennemi, ce n'est point cet Italien qui parle mal le français, mais bien plutôt ceux-là qui ont le talent de leur dire des belles paroles avec un si pur et si bon accent parisien.

« Oui, oui, continuait le ministre avec son sourire fin, qui cette fois semblait étrange sur ses lèvres pâles, oui, vos rumeurs me le disent, le sort des favoris est précaire; mais, si vous savez cela, vous devez savoir aussi que je ne suis point un favori ordinaire, moi! Le comte d'Essex avait une bague splendide et enrichie de diamants que lui avait donnée sa royale maîtresse; moi, je n'ai qu'un simple anneau avec un chiffre et une date (1), mais cet anneau a été béni dans la chapelle du Palais-Royal; aussi, moi, ne me briseront-ils pas selon leurs vœux. Ils ne s'aperçoivent pas qu'avec leur éternel cri : « A bas le Mazarin! » je leur fais crier tantôt vive M. de Beaufort, tantôt vive M. le prince, tantôt vive le parlement! Eh bien, M. de Beaufort est à Vincennes, M. le prince ira le rejoindre un jour ou l'autre, et le parlement... »

Ici le sourire du cardinal prit une expression de haine dont sa figure douce paraissait incapable.

« Eh bien, le parlement... nous verrons ce que nous en ferons du parlement; nous avons Orléans et Mon-

(1) On sait que Mazarin, n'ayant reçu aucun des ordres qui empêchent le mariage, avait épousé Anne d'Autriche. (Voir les *Mémoires* de Laporte, ceux de la princesse palatine.)

targis. Oh! j'y mettrai le temps; mais ceux qui ont commencé à crier à bas le Mazarin finiront par crier à bas tous ces gens-là, chacun à son tour. Richelieu, qu'ils haïssaient quand il était vivant, et dont ils parlent toujours depuis qu'il est mort, a été plus bas que moi; car il a été chassé plusieurs fois, et plus souvent encore il a craint de l'être. La reine ne me chassera jamais, moi, et si je suis contraint de céder au peuple, elle cédera avec moi; si je fuis, elle fuira, et nous verrons alors ce que feront les rebelles sans leur reine et sans leur roi. Oh! si seulement je n'étais pas étranger, si seulement j'étais Français, si seulement j'étais gentilhomme! »

Et il retomba dans sa rêverie.

En effet, la position était difficile, et la journée qui venait de s'écouler l'avait compliquée encore. Mazarin, toujours éperonné par sa sordide avarice, écrasait le peuple d'impôts, et ce peuple, à qui il ne restait que l'âme, comme le disait l'avocat général Talon, et encore parce qu'on ne pouvait vendre son âme à l'encan, le peuple, à qui on essayait de faire prendre patience avec le bruit des victoires qu'on remportait, et qui trouvait que les lauriers n'étaient pas viande dont il pût se nourrir (1), le peuple depuis longtemps avait commencé à murmurer.

Mais ce n'était pas tout; car lorsqu'il n'y a que le peuple qui murmure, séparée qu'elle en est par la bourgeoisie et les gentilshommes, la cour ne l'entend pas; mais Mazarin avait eu l'imprudence de s'attaquer aux magistrats! il avait vendu douze brevets de maître des requêtes, et, comme les officiers payaient leurs charges fort cher, et que l'adjonction de ces douze nouveaux confrères devait en faire baisser le prix, les anciens s'étaient réunis, avaient juré sur les Évangiles de ne point souffrir cette augmentation et de résister à toutes les persécutions de la cour, se promettant les uns aux autres qu'au cas où l'un d'eux, par cette rébellion, perdrait sa charge, ils se cotiseraient pour lui en rembourser le prix.

Or, voici ce qui était arrivé de ces deux côtés :

Le 7 de janvier, sept à huit cents marchands de

(1) Mme de Motteville.

Paris s'étaient rassemblés et mutinés à propos d'une nouvelle taxe qu'on voulait imposer aux propriétaires de maisons, et ils avaient député dix d'entre eux pour parler au duc d'Orléans, qui, selon sa vieille habitude, faisait de la popularité. Le duc d'Orléans les avait reçus, et ils lui avaient déclaré qu'ils étaient décidés à ne point payer cette nouvelle taxe, fussent-ils se défendraient à main armée contre les gens du roi qui viendraient pour la percevoir. Le duc d'Orléans les avait écoutés avec une grande complaisance, leur avait fait espérer quelque modération, leur avait promis d'en parler à la reine et les avait congédiés avec le mot ordinaire des princes : « On verra. »

De leur côté, le 9, les maîtres des requêtes étaient venus trouver le cardinal, et l'un d'eux, qui portait la parole pour tous les autres, lui avait parlé avec tant de fermeté et de hardiesse, que le cardinal en avait été tout étonné; aussi les avait-il renvoyés en disant, comme le duc d'Orléans, que l'on verrait.

Alors, pour voir, on avait assemblé le conseil et l'on avait envoyé chercher le surintendant des finances d'Emery.

Ce d'Emery était fort détesté du peuple, d'abord parce qu'il était surintendant des finances, et que tout surintendant des finances doit être détesté; ensuite, il faut le dire, parce qu'il méritait quelque peu de l'être.

C'était le fils d'un banquier de Lyon qui s'appelait Particelli, et qui, ayant changé de nom à la suite de sa banqueroute, se faisait appeler d'Emery (1). Le cardinal de Richelieu, qui avait reconnu en lui un grand mérite financier, l'avait présenté au roi Louis XIII sous le nom de M. d'Emery, et voulant le faire nommer intendant des finances, il lui en disait grand bien.

« A merveille! avait répondu le roi, et je suis aise que vous me parliez de M. d'Emery pour cette place qui veut un honnête homme. On m'avait dit que vous poussiez ce coquin de Particelli, et j'avais peur que vous ne me forçassiez à le prendre.

— Sire! répondit le cardinal, que Votre Majesté se rassure, le Particelli dont elle parle a été pendu.

(1) Ce qui n'empêche pas M. l'avocat général Omer Talon de l'appeler toujours M. Particelle, suivant l'habitude du temps de franciser les noms étrangers.

Конец ознакомительного фрагмента

Уважаемый читатель!

Размещение полного текста данного произведения
невозможно в связи с ограничениями по IV части ГК
РФ

Эту книгу вы можете прочитать
в Оренбургской областной универсальной
научной библиотеке им. Н.К. Крупской
по адресу: г. Оренбург,
ул. Советская 20 тел.: для справок: (3532) 61-60-30